

La grande blonde avec un air sournois

André Lavoie

Volume 19, numéro 4, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33717ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (2001). La grande blonde avec un air sournois. *Ciné-Bulles*, 19(4), 36–38.

La grande blonde avec un air sournois

PAR ANDRÉ LAVOIE



«Des pieds à la tête
c'est pour l'amour
que je suis faite.
Car c'est mon monde
Hors de ça rien ne compte
C'est — qu'y puis-je? — ma nature
Je ne sais rien faire d'autre qu'aimer
Il n'est que d'aimer que j'ai cure
Hors de ça rien ne compte.»

(Traduction française du refrain de «Ich bin vom Kopf bis Fuss auf Liebe eingestellt» interprété par Marlene Dietrich dans *L'Ange bleu* (1930) de Josef von Sternberg)

Hollywood, 1940
(Photo: Ray Jones,
Collection Cinémathèque
québécoise)

En 1939, son salaire se situait au troisième rang en importance aux États-Unis, après celui du magnat de la presse William Randolph Hearst et celui de l'actrice Mae West. Alors que l'on connaît surtout Hearst à travers la vision machiavélique d'Orson Welles dans *Citizen Kane* et que Mae West évoque, au mieux, un petit gâteau Vachon, il en va tout autrement de Marlene Dietrich, décrite tour à tour comme une «tornade érotique», «une force de la nature» ou... «la Circé des brasseries». Le réalisateur américain d'origine autrichienne Josef von Sternberg, qui a fait d'elle une star dans *L'Ange bleu* en 1930, affirmait que «sa marque personnelle était la sensualité sans ostentation»¹.

On a dit beaucoup de choses à propos de Marlene Dietrich, de son vrai nom Maria Magdalena Dietrich, née à Berlin en 1901, passablement ambitieuse, souvent intraitable, ayant toujours le mot qui fait mouche ou qui fait mal (dans son autobiographie, elle déclare: «Mes partenaires américains avaient un pois chiche à la place du cerveau.»), aimant les hommes mais en pinçant aussi pour les femmes, elle dont les jambes étaient assurées pour des centaines de milliers de dollars. Avant la richesse et la gloire, dans l'Allemagne chaotique des années 1920, il n'était pas si simple de se tailler une place dans le monde du cinéma. Après une série de films médiocres qu'elle aurait préféré oublier, sa rencontre avec Sternberg s'avérera déterminante pour sa carrière américaine et son rayonnement planétaire.

Il y avait bien sûr sa voix, parfois hésitante mais toujours envoûtante, un accent exotique, des paupières qui semblaient d'une lourdeur excessive, et l'audace de porter des costumes allant de l'élégance raffinée au kitsch absolu, en passant par ses fameux *hot pants* qui, dans *Morocco*, son premier film en terre hollywoodienne, feront scandale... avant de devenir incontournables! L'écrivain allemand Franz Hessel en fera un portrait fort élogieux: «Chez elle, pas la moindre trace d'une volonté démoniaque, tout semble aller de soi. Son art de la séduction est éminemment innocent. Même dans la situation la plus délicate, dans la tenue la plus osée et la plus affriolante, elle arbore, au-dessus de sa robe et aux yeux du monde, son sourire ingénu»².

Du 15 août au 30 septembre 2001, la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le Goethe-Institut de Montréal, propose une exposition sur Marlene Dietrich comprenant une quarantaine de photographies: photos de famille, de tournage, sur scène, portraits, etc. L'entrée est libre. Quatre films seront également présentés à la salle Claude-Jutra au cours du mois de septembre: *Morocco* (1930) et *Devil Is a Woman* (1935) de Josef von Sternberg, *Destry Rides Again* (1936) de George Marshall et le documentaire *Marlene* (1984) de Maximilian Schell.

1. BOSQUET, Alain, *Marlene Dietrich: un amour par téléphone*, Paris, Éditions de la Différence, 1992, p. 91.
2. FRANZ, Hessel, *Marlene: un portrait*, Paris, Éditions du Félin et ARTE Éditions, 1997, p. 18.

Marlène Dietrich



USA, 1936, avec Gary Cooper (Photo: Collection Cinémathèque québécoise)

En 1938, à James Joyce qui disait l'avoir vue dans *L'Ange bleu*, elle lança: «Alors, monsieur, vous avez vu ce que j'ai fait de mieux³.» En fait, ce film qui l'a propulsée vers les sommets affichait plus de naïveté et d'innocence que tout ce qu'elle allait faire à Hollywood. La suite de sa collaboration avec Sternberg se révélera payante et *glamour*, sans pour autant faire école, si ce n'est sur le plan de la lumière; le réalisateur plaçait toujours des projecteurs au-dessus de la star, créant des compositions sophistiquées qui pouvaient nécessiter des heures d'installation pour des plans de quelques secondes. Tel un peintre, Sternberg fera de Dietrich son modèle. Un modèle rebelle — leurs querelles sur les plateaux sont légendaires — mais si intelligent et discipliné que les résultats seront parfois spectaculaires, comme dans *Shanghai Express*, l'ostentatoire *Scarlet Empress*, ou même des films aussi désespérément kitsch que *Dishonored* — avant d'être exécutée, elle sort son bâton de rouge à lèvres et se refait une beauté... — ou *Blonde Venus*, «véritable désastre» de l'aveu même de Sternberg, où elle retire son costume de gorille pour chanter «Hot Voodoo» sous le regard médusé de Cary Grant...

Le parcours de Dietrich compta plusieurs désastres, et le tandem formé avec Sternberg ne s'est pas révélé aussi lucratif pour la Paramount, qui refila l'actrice à Universal. Sa nouvelle étiquette: «box-office poison» ou «catastrophe

Propos sur la star...

«Ma mère a été célèbre, belle, puissante. C'était une déesse. Jusqu'à son dernier jour elle est restée l'adolescente qu'elle était à 14 ans, ce qui est fascinant en soi. [...] Ma mère était alcoolique, elle est devenue un être triste et pitoyable. Je suis passée par toute la gamme des émotions avant de pouvoir la plaindre...»

(Maria Riva)

«N'aurait-elle que sa voix, elle vous réduirait le cœur en miettes.»

(Ernest Hemingway)

«Marlène, c'est moi.»

(Josef von Sternberg)

«Elle est différente quand elle n'est pas sur scène. Elle n'est pas photogénique, elle a le regard flou; comme les vaches quand elles mettent bas.»

(Emil Jannings, son partenaire dans *L'Ange bleu*)

«Ça sonne creux là-dedans. C'est ce qui fait ton charme. Tu as la tête vide. Tu n'as pas une seule idée dans la tête. Pas une! Ne change surtout pas!»

(Jean Gabin)

commerciale»... L'échec de *Devil Is a Woman* sonnera le glas d'une collaboration aussi tumultueuse qu'exceptionnelle. Comment ne pas être abasourdi par cette Espagne de carton-pâte, où Dietrich fait plus office de mannequin que d'actrice? Quant à Sternberg, la suite de sa carrière sera en quête d'une star à magnifier et à aimer. Malgré une dizaine de films tournés à l'arraché entre 1935 et 1957, il n'aura pas tort d'affirmer: «J'ai cessé d'être cinéaste en 1935.»

Ironiquement, c'est un peu la Seconde Guerre mondiale qui sauvera Marlène Dietrich, même si beaucoup d'Allemands, encore aujourd'hui, ne lui pardonnent ni son départ pour l'Amérique ni ses prises de position contre le régime d'Hitler et sa boucherie gigantesque. Devant Berlin en ruine, nombreux seront scandalisés par son commentaire: «Je pense que nous l'avons cherché.» Soutenant les forces alliées, elle sillonne les champs de bataille de France et d'Italie en vue de pousser la chansonnette et de faire pétiller les yeux des soldats américains. Le succès est tel qu'il n'en faudra pas plus pour qu'elle s'éloigne progressivement du cinéma au profit de la scène, où elle pourra avoir tout bien en main et mettre en application le savoir légué par Sternberg sur la lumière. À partir des années 1950, elle écuma les scènes du monde entier, accueillie comme une reine en Israël et reçue fraîchement par quelques «Marlene go home» en Allemagne.

Même si l'actrice délaisse peu à peu ses extravagances de l'époque Sternberg, elle affiche le même aplomb et une

3. HIGHMAN, Charles, *Marlène: la vie d'une star*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1978, p. 134.

Marlène Dietrich

sensualité que le poids des années n'effacera pas complètement, comme le prouvent **Destry Rides Again** de George Marshall, **Seven Sinners** de Tay Garnett, **Golden Earrings** de Mitchell Leisen (son dernier grand succès commercial) ou encore **Stage Fright** d'Alfred Hitchcock. On raconte même que le maître du suspense s'est rapidement incliné devant la détermination de Dietrich à régler elle-même les éclairages de ses scènes pour ce film qui ne fut aucunement marquant dans la carrière de l'un et de l'autre.

Si Marlène Dietrich suscite encore autant d'intérêt, que tant d'artistes — de Madonna à Hanna Schygulla — s'en réclament, c'est bien sûr grâce à Josef von Sternberg. Toutefois, la suite des choses repose sur les fortes épaules de l'actrice. Sa filmographie compte finalement peu de purs chefs-d'œuvre — elle reconnaît qu'un film comme **Touch of Evil** doit plus au talent de son auteur qu'à sa modeste participation — et juge l'ensemble avec un brin de désinvolture («Je ne prends jamais mes films au sérieux. Alors faites-en autant.»). Par contre, dans l'art de la séduction et surtout de la maîtrise, ses capacités frôlent le génie. «I have been photographed to death», déclare-t-elle à Maximilian Schell dans son documentaire, **Marlene**. Et la star, qui a vécu recluse à Paris de 1975 jusqu'à sa mort le 6 mai 1992, avait conservé pas moins de 15 000 reproductions de sa propre image, dont 2 000 originales par d'aussi grands noms que Cecil Beaton, George Hurrel, Horst P. Horst ou Edward Steichen. Et gare à ceux qui

voulaient l'attraper à l'improviste ou l'éclairer autrement qu'à sa manière, c'est-à-dire celle de Sternberg...

Derrière l'image magnifique de la star qu'on pourra contempler à la Cinémathèque québécoise, il y a aussi bien des «cadavres» et autres épisodes peu glorieux. Sa fille, Maria Riva⁴, en a déterré quelques-uns, pas moins d'un an après sa mort, projet qui avait presque l'heur de lui plaire. «Pendant six décennies, Maria a eu le temps d'emmagasiner une montagne de choses sur moi. Elle aura le temps de détailler ce qu'elle choisira. Je ne veux pas lui faire concurrence. Mes saloperies, elle pourra les raconter après ma mort. Cela vaudra une fortune: pourquoi diable voulez-vous que je l'en prive⁵?»

Celle dont Adolf Hitler voulait faire sa maîtresse et qui envoya promener Ronald Reagan durant sa présidence fut farouchement indépendante jusqu'à la fin, même si cet isolement volontaire l'a conduite à une profonde solitude. Elle était «faite pour l'amour» comme pour le cinéma et la scène, et si elle a tout d'une icône hollywoodienne et rien d'une sainte, croyez bien qu'elle s'en fiche. «Un peu de putasserie ne gêne personne, vous savez⁶.» Sacrée Marlène! ■

4. RIVA, Maria, **Marlene Dietrich**, Paris, Éditions Flammarion, 1993, 850 p.

5. FOLCH-RIBAS, Jacques, «Bye Bye Lili Marlène...», la Presse, 31 janvier 1993, p. B6.

6. HIGHMAN, Charles, **Marlene: la vie d'une star**, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1978, p. 99.



Ce printemps, est décédé Robert Crompt, collaborateur et ami de longue date de l'Association des cinémas parallèles du Québec. Membre du Comité de concertation sur l'éducation cinématographique au Québec, il fut l'un des principaux instigateurs du Projet pilote d'éducation cinématographique dans les écoles secondaires.

*En 1997, ce comité national confia la responsabilité du projet à l'ACPQ et Robert, son coordonnateur depuis ses débuts, joignit officiellement les rangs de notre organisme. Nous avons eu le bonheur de bien le connaître et de travailler avec lui à ce programme devenu **L'Œil cinéma** en 1999.*

En septembre 2000, Robert nous quittait une première fois pour retourner enseigner à temps plein au Collège Lionel-Groulx. Aujourd'hui, il est parti pour toujours et l'image de cet être entier, passionné et perfectionniste demeure dans nos cœurs. À sa famille et ses amis, nous offrons nos plus sincères condoléances.

Le personnel et les membres de l'ACPQ